

Couleurs et vision dans l'Antiquité. Sous la direction de L. Villard. Publications de l'Université de Rouen, 2002, 196 pages, 19 €.

ISBN 2-87775-336-0

Compte rendu par Elvira Pataki, ERGA, Université Catholique Pázmány Péter, Hongrie

Ce recueil provient d'une journée d'étude organisée par l'Université de Rouen, pour laquelle le sujet choisi a vu son importance augmenter au début des années 2000, comme en témoignent les collections publiées dans plusieurs pays européens. Pour rester sur le territoire français, on peut citer deux autres volumes parus récemment consacrés également à la question des couleurs, dont l'un se distingue par sa démarche anthropologique et comparatiste¹, l'autre par ses enjeux concernant les arts visuels². Le volume édité par L. Villard peut être considéré comme leur prédécesseur, proposant plusieurs pistes à suivre, sans être diminué par sa postérité.

L'ensemble composé de dix études se concentre sur plusieurs domaines de la recherche, avec une prédominance des textes médicaux qui est complétée par deux études linguistiques, par un prolongement vers le symbolisme et deux contributions proprement littéraires. Il s'ouvre avec une introduction générale proposée par l'éditeur. Elle offre une courte revue historique concernant d'une part la question mouvementée de la perception visuelle des Grecs (voir la fameuse théorie de la déficience optique des sociétés primitives, articulée par Goethe et Gladstone), d'autre part le problème du monochromatisme, primordial pour l'histoire de la peinture et de la sculpture.

Comme chaque langue a son système propre pour indiquer les couleurs, c'est la question de la terminologie qui s'impose en premier lieu. Comment nommer les couleurs en grec? Les deux analyses lexicographiques au début du volume s'interrogent sur les particularités du vocabulaire chromatique grec. Celui d'Alain Blanc, qui souligne aussi les difficultés de la traduction, se penche sur la dénomination des couleurs génériques (des adjectifs à spectre large) d'un côté et sur les possibilités pour rendre les nuances d'un autre côté. Son analyse comparative ayant le français comme point de repère met en relief les moyens typiques de la dénomination (voir les dérivés des noms de référence, le recours à la préfixion) ainsi que l'absence de certaines possibilités linguistiques (par exemple l'absence de la combinaison d'un adjectif avec un nom de réalité de référence, du type *bleu ciel*.)

Alain Christol propose un examen des couleurs de la mer en commençant avec des réflexions générales sur la perception du spectre lumineux. Le lexique se construit toujours à partir d'une opposition entre le noir et le blanc, avec un champ découpé différemment dans les différentes langues. Son travail qui se concentre tout d'abord sur les occurrences épiques donne une revue systématique amplement commentée des adjectifs souvent énigmatiques à cause de leur large champ sémantique. Au-delà des adjectifs comme *polios*, *glaukos*, il s'attarde sur l'étymologie du *porphyros* (qui remonterait à l'idée du bouillonnement) et d'*oinops* qui se trouve au carrefour de trois liquides très différents (la mer, le vin, le sang).

La vraie nouveauté du volume se trouve à mes yeux dans les contributions de la deuxième partie, constituée de quatre études qui abordent toutes des textes médicaux – domaine qui à première vue semble très éloigné du chromatisme. Laurence Villard met en relief le rôle primordial des couleurs dans le diagnostic hippocratique. Les maladies se manifestent par des effets visuels,

1 Voir M. Carastro (ed.) *L'antiquité en couleurs : catégories, pratiques, représentations*. Actes des journées d'études organisées à Paris les 12 et 13 décembre 2005 par l'atelier Antiquité et sciences sociales du centre Louis Gernet de recherche comparée sur les sociétés anciennes. Coll. Hôros, ed. Jérôme Millon, Grenoble 2009.

2 Voir A. Rouveret (ed): *Couleurs et matières dans l'Antiquité : textes, techniques, et pratiques*, Paris, 2006.

l'altération de la coloration générale du corps et des différentes sécrétions sont des signes importants pour les médecins qui se montrent non seulement des observateurs assidus de ces symptômes mais aussi particulièrement consciencieux dans l'inventivité verbale afin de préciser et classer les données visuelles.

L'étude suivante signée par Véronique Boudon se concentre sur la théorie de la vision chez Galien. Le médecin de Pergame non seulement conserve l'héritage hippocratique concernant le rôle des couleurs dans le diagnostic mais aussi souligne la supériorité de la capacité visuelle en face des tous les autres organes. Elle place les idées galéniques sur le mécanisme de la vision dans le cadre des concepts physiologiques antérieures (voir les théories concurrentes du rayon qui sort des yeux et se dirige vers l'objet de la vision et celle de l'image émise en direction de l'œil). L'analyse des passages *De usu partium* renforce l'importance particulière attribuée aux couleurs dans la perception, pour finir avec une note intéressante sur la relative pauvreté du vocabulaire chromatique de Galien. Or, la variété restreinte des expressions des couleurs dans le contexte médical ne serait pas une indigence qui rendrait impossible le diagnostic exact, parce que les dénominations des quatre couleurs majeures (le blanc, le noir, le rouge et le jaune) semblent correspondre avec les quatre humeurs, qui sont des informations incontournables pour toutes les démarches médicales.

Isabelle Boehm se penche aussi sur des traités galéniques pour examiner les éventuels liens entre la vision et l'odorat, deux modalités de la perception qui sont également importantes pour les médecins dans le diagnostic et la pharmacopée. Bien que l'on ne puisse identifier une correspondance systématique et rigoureuse entre les deux domaines sensitifs, plusieurs cas témoignent de l'approche consciente des différentes sensations physiques dans la pratique médicale, dont le résultat est une certaine synesthésie (voir les qualifications communes des odeurs et des couleurs, les énoncés concernant la « température » des couleurs.)

Confusis oculis prosunt virentia – le titre de l'article passionnant de J. Trinquier cite une phrase de Sénèque – propose un panorama d'ensemble sur la valeur magique et médicale du vert dans le monde classique, avec des excursions vers le pays des pharaons et le Moyen Age. Pour illustrer la tradition selon laquelle la couleur verte peut redonner les forces aux yeux fatigués il examine des croyances religieuses populaires, des formules magiques, des recettes pharmaceutiques, des réflexions architecturales. Seul article du volume qui embrasse aussi la littérature latine, il positionne son sujet dans un contexte très complexe. Il montre comment est transmise l'idée égyptienne concernant les vertus ophtalmologiques de certaines pierres précieuses vertes (l'émeraude et le scarabée) par la culture alexandrine à la tradition romaine et comment elle se développe par un prolongement vers les effets bénéfiques de la verdure sur la vue et sur l'esprit, à travers les jardins romains, et jusqu'aux espaces verts de nos métropoles.

Le couple formé par les études de D. Kasprzyk et de S. Badilita est consacré au symbolisme des couleurs. Le premier étudie le rôle du chromatisme dans l'*Onirocriton* d'Artémidore, qui utilise une palette relativement petite, composée du blanc, du rouge, du noir et du bigarré (*poikilos*). Ce qui résulte de la typologie des songes, c'est la diversité des stratégies interprétatives de l'onirocritique. Les occurrences des couleurs ne semblent pas influencer d'une façon définitive l'explication des rêves, ni constituer un système régulier des fonctions précises et des références univoques. L'interprétation des couleurs ne se déroule pas automatiquement, elle est toujours conditionnée par le contexte culturel et géographique, affirme l'auteur. Un vêtement blanc rencontré dans la vision onirique d'un esclave grec présage l'affranchissement, tandis qu'il n'a aucune importance dans un cadre social romain.

S. Badilita examine l'exégèse allégorique des couleurs chez Philon à partir du traité *De somnis* qui

se concentre sur le songe de Jacob et dans un deuxième temps sur les vêtements du grand prêtre. Le rêve de Jacob qui fait partie du récit du partage des troupeaux entre Jacob et Laban parle des boucs et des béliers tout blancs (*dialeukos*), dont la brillance évoque le soleil de midi, des bigarrés (*poikilos*), et des tachetés de bleu cendré (*spodoeides rhanton*). Les animaux symbolisent selon la lecture philonienne les pensées qui préparent l'ascension spirituelle et qui correspondent avec les voies de la perfection. La dénomination des couleurs montre une certaine différence par rapport aux auteurs grecs. Quant à leur sens allégorique, l'emploi philonien de la notion ambiguë du *poikilos* est particulièrement intéressant, où l'influence platonicienne se manifeste nettement. (Ailleurs, cette duplicité sémantique semble conduire à quelques contradictions chez l'auteur juif.) Dans la tradition grecque la couleur bariolée comporte souvent une connotation négative associée avec la tromperie (voir la politique bariolée chez Platon ou d'autres exemples de la mauvaise bigarrure chez Artémidore ou dans les écrits hippocratiques – on regrette l'absence de renvois aux articles précédents du volume). Dans la pensée philonienne cet emploi également présent (voir la tunique bariolée et tachetée du sang de Joseph) est équilibré par des idées positives, *poikilos* peut se référer aussi au monde sensible, au tissu richement brodé du cosmos, ou au concept de la *paideia*.

Deux écrivains de l'Antiquité tardive sont concernés par les dernières études du recueil. Celle d'I. Cassino examine les métaphores liées à la perception visuelle dans les œuvres de Lucien. En suivant l'ancienne tradition grecque concernant l'indistinction entre voir et savoir, le sophiste de Samosate utilise les images de la vue et surtout celles de la faiblesse de la vue dans un contexte gnoséologique. Ceux qui ont de la chassie dans les yeux due à l'ignorance, dont la vue est offusquée par la fumée de la prétention ou par la vieillesse, sont exclus d'une activité mentale consciente qui est pourtant indispensable pour la connaissance de la vérité.

La belle étude d'E. Oudot s'interroge sur le vocabulaire optique et les concepts visuels des éloges des villes par Aelius Aristide. L'analyse du *Panathénaique* et du discours prononcé en 144 à Rome en honneur de la capitale met en relief les points communs mais aussi les variations des stratégies rhétoriques utilisées par l'orateur. Il fait voir aux lecteurs les deux villes pratiquement sans les montrer dans leur état physique actuel qui correspondrait à la réalité géographique et historique. En adoptant un regard panoptique similaire dans les deux cas, le développement du thème de la visibilité se distingue en plusieurs points. Il positionne Athènes, terre radiante d'un passé glorieux au sommet du monde au-dessus des nuages qui avec les bras tendus d'Attique et avec la gentillesse de ses habitants invite les voyageurs à une ascension initiatique vers une lumière suprême. (Cette représentation en vol d'oiseau remonte probablement au passage des *Nuées* d'Aristophane, la comédie se concentre sur la petitesse et le caractère éphémère d'Athènes.) L'immense Rome, dont les confins ne sont visibles que pour les dieux, avec son pouvoir politique, juridique et administratif est également considérée comme centre du monde, point focal où se concentre la totalité des vivants et des objets.

Le volume se termine avec une brève synthèse signée par L. Villard qui rassemble les moments forts des contributions. Malheureusement, le lecteur qui voudrait s'orienter dans ce recueil très hétérogène pour sa thématique (mais toujours d'une valeur égale) ne trouve aucun index. En somme, un beau recueil dont l'influence est sensible aujourd'hui.